



Pas de lettre pour le colonel

El coronel no tiene quien le escriba

de Arturo Ripstein

Fiche technique

Mexique/Espagne/France

- 1999 - 1h58

Couleur

Réalisateur :

Arturo Ripstein

Scénario :

Paz Alicia Garciadiego,

d'après le roman homonyme

de **Gabriel Garcia**

Marquez

Montage :

Fernando Pardo

Musique :

David Mansfield

Interprètes :

Marisa Paredes

(Lola)

Fernando Lujan

(le colonel)

Salma Hayek

(Julia)

Ernesto Yañez

(don Sabas)

Rafael Inclan

(le père Angel)



Marisa Paredes (Lola)

Résumé

Le colonel attend. On lui a promis une pension, mais, après de nombreuses années, elle n'arrive toujours pas. Tous les vendredis, il se tient, solennel, sur le quai attendant la lettre qui annonce son versement. Tous les habitants du village savent qu'il attend en vain. Même sa femme en est persuadée. Mais le colonel continue à nier l'évidence et s'obstine dans son rêve. Chez lui, on meurt de faim. Il a honte de sa pauvreté. Contre la misère, la faim, contre sa femme qui demande sans cesse "Que mangerons-nous ?", sa réponse est catégorique : "Nous mangerons de la merde !"...

Critique

Dans l'univers moite d'un pays d'Amérique Latine (la Colombie), où pendant des mois il pleut tous les jours, entre les quatre murs d'une maison délabrée dont le toit laisse s'infiltrer l'eau, un vieux couple survit ; l'homme est torturé par ses intestins, la femme par un asthme qui l'asphyxie peu à peu. Coupés du monde, ils habitent un village où l'on ne prend conscience d'un ailleurs que grâce au bateau qui apporte le courrier tous les vendredis. Chaque semaine, le vieil homme - un ancien militaire qui a combattu pendant la révolution, la guerre civile «contre les curés» - attend au bord du fleuve, il espère l'arrivée d'une lettre lui annonçant la reconnaissance de ses droits à toucher une pension : son épouse et lui pourraient échapper au dénuement extrême qui caractérise leur vie. Leur malheur est encore accentué par la volonté de ne rien montrer de leur misère aux autres habitants - pourtant pas dupes - du village et

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

d'exhiber les traces de la respectabilité due à un officier en retraite.

Ce vieux couple replié sur lui vit dans le souvenir d'un fils assassiné au cours d'une rixe lors d'un combat de coqs. L'évocation d'un meurtre dont on cherche à comprendre les motivations, un acte du passé dont il est impossible de faire le deuil et qui reste comme une scène fatale dans la mémoire du couple, mais aussi dans celle des habitants du village qui ont assisté à la mort du jeune homme, constitue l'arrière-plan du récit. Dans cette structure de mise en écho d'un fait du passé dont on ne peut effacer le souvenir, on pourra reconnaître certaines des données qui trouveront leur accomplissement dans *Chronique d'une mort annoncée*.

La souffrance liée à la mort du fils est entretenue par l'omniprésence d'un coq au foyer du vieux couple. L'animal nourrit l'espérance illusoire du colonel, qui en espère beaucoup d'argent soit en le vendant, soit en le faisant concourir lors des prochains affrontements à la fin de la saison des pluies. En fait, il s'agit d'une pauvre bête, l'homme y est attaché comme à un animal domestique sur lequel on déverse un trop-plein d'affectivité. Pour le nourrir, le colonel se prive en réservant les graines dont il pourrait lui-même s'alimenter. Ainsi **Pas de lettre pour le colonel** décrit la déchéance digne d'un couple arrivé aux limites de la résistance ; là, comme dans une fin de partie beckettienne, dans une attente vaine d'un Godot désespérément absent, il ne reste, ultime défi à la mort, qu'à manger des excréments - réplique décisive du colonel en conclusion du récit.

Fidèle au court roman dont il s'inspire, Ripstein décrit des personnages de vaincus auxquels il donne l'élégance digne de ceux qui ne se rendent jamais. Son film joue sur plusieurs niveaux, la description de l'attente vaine, inutile, et en même temps l'attente comme seule raison de vivre à laquelle on s'accroche pour donner du sens à ce qui n'en a plus. Le monde extérieur est muet, indifférent, lointain, comme peut l'être par exemple le pouvoir qui aurait autorité pour instruire le dossier et débloquer la pension. Le film est aussi la représentation d'une vie de couple où les disputes quotidiennes

cachent un profond amour, un soin attentif l'un envers l'autre, le souci de la santé, la conservation d'une certaine prestance pour les sorties dans le village. Enfin, **Pas de lettre pour le colonel** met en scène un être décalé par rapport à une société dont il ne reconnaît pas les valeurs et à laquelle, de manière utopique, il tente vainement de réadhérer en retrouvant sa dignité grâce à l'argent que devrait lui rapporter un coq victorieux. Il y a du don Quichotte chez le colonel, un personnage qui affronte le monde extérieur en le ramenant aux lois de son imagination. Par la fantaisie, le vieil homme s'évade et survit.

Ripstein enferme son récit dans les espaces clos de maisons aux murs luisant d'humidité, ses échappées en plein air sont rares, tout juste destinées à donner le sens d'un dehors misérable de bâtisses délabrées, de rues boueuses, d'arcades irrégulières. Dans ces intérieurs parcourus par une caméra d'une grande fluidité s'agit une humanité d'archétypes, de présences indifférentes ou faussement concernées par le malheur d'autrui : le prêtre, le médecin, la prostituée, le facteur, l'usurier, les jeunes gens qui fréquentent les bals et les tripots, le cinéma en plein air qui passe toujours le même film et où la vieille femme se rend en essayant de resquiller. Ripstein, fidèle aux sources littéraires qui nourrissent son inspiration, trace avec **Pas de lettre pour le colonel** le portrait d'un héros que rien ne peut abattre. Le colonel n'est un perdant qu'en apparence ; sa victoire est ailleurs, dans son indéfectible capacité à nier le mauvais sort, à n'y voir qu'un avatar méprisable.

Jean A. Gili

Positif n°460 - Juin 1999

Une fois de plus, un film d'Arturo Ripstein commence au petit matin. Comme dans **Ce lieu sans limite** et **L'Empire de la fortune**, le premier plan est celui d'un couple au réveil, dont, se dit-on, le lien réel va forcément se révéler étrange, hors-norme, éventuellement choquant ou, en tout cas, se voulant tel. Un vieil homme (Fernando Lujan) se

lève, ce pourrait être un vieux beau s'il en avait les moyens - mais il est une belle ruine, ce qui n'est déjà pas rien. Une femme âgée (Marisa Paredes, presque méconnaissable), terriblement maigre, reste couchée. L'homme se dirige vers la cuisine, plonge une cuiller dans le pot de café, constate qu'il n'en reste que pour un bol, fait chauffé de l'eau, apporte la boisson à la vieille femme. "*J'en ai déjà bu*", ment-il. Rien que de très normal : c'est un vieux couple, si ancien qu'il paraît presque incestueux, banalement tendre. L'étrangeté sera ailleurs, dans un léger décalage, dans une trop grande insistance à accomplir les gestes de tous les jours - il faudra la chercher, à moins qu'elle ne finisse par nous exploser à la figure.

Dans cette adaptation d'un roman de Gabriel Garcia Marquez - qui, il y aura bientôt trente-cinq ans, écrivait avec Carlos Fuentes **Le temps de mourir**, le premier film de Ripstein, largement renié depuis par ce dernier -, l'univers s'est effondré, l'espace s'emplit de meubles décatis, de linge pas très net, les rues sont boueuses et les corps lourds ou tordus, évidemment très fatigués. Depuis longtemps, ces gens sont presque morts, mais pas tout à fait, même si leur fonctionnement répétitif les apparente à de piteux automates déglingués dont on craint à chaque instant qu'ils ne tombent en morceaux. Leur vie est figée, datée, mais les autres, autour d'eux, ne se sont pas arrêtés. L'homme - *alias* le colonel, même si presque tout le monde semble avoir oublié quelle était précisément sa guerre - reproduit sans cesse le même parcours circulaire : la chambre à coucher, la visite au coq qu'il garde dans sa salle de bain, les brèves discussions avec sa femme, l'attente, chaque vendredi, sur le ponton, du bateau qui doit lui apporter la lettre lui attribuant enfin - après vingt-six ans et huit mois, dit-il - la pension à laquelle il a droit, et puis toujours la même réponse - «*pas de lettre pour le colonel*» -, un passage au café pour boire un verre d'eau (pas moyen de dépenser plus que rien), une visite à son vieux "compère" bedonnant (qui, lui, a visiblement su aller de l'avant), et ainsi de suite, indéfiniment.

Toujours la même chose, un disque rayé, un vestige en marche, un anachronisme pittoresque dans un monde qui change, regardé entre attendrissement moqueur, respect surjoué et agacement sans pitié. A cet égard, la mise en scène de Ripstein, fameux adepte de l'accumulation maniaque et du délabrement sans retour, n'est pas exempte d'ambiguïtés, aux portes du décoratif complaisant et de l'exaltation molle d'un certain renoncement. Le film s'enlise, pourrait s'arrêter d'emblée ou se poursuivre jusqu'à ce que mort (des personnages, du spectateur) s'ensuive. Une fois le dispositif installé, une fois constaté qu'il ne peut que reproduire sans cesse le même mouvement, l'enjeu est de trouver une porte de sortie, quelque chose qui puisse ouvrir le récit, qui permette que naisse la fiction. La solution que choisit Ripstein est des plus surprenantes, car c'est ici la tendresse qui sauve du néant. Une tendresse entre les vieux époux, mais surtout une attention se posant sur des détails qui, soudain, semblent concentrer tous les enjeux du film, et, en même temps, se détacher de ces plans qui paraissaient avoir été composés une bonne fois pour toutes. C'est un médecin forcé d'attendre derrière le café son amant serveur ; c'est la vieille femme qui resquille dans un cinéma de fortune pour aller voir, aux côtés du prêtre, les films que désapprouve l'Eglise -, c'est aussi le vieil homme qui, grâce à un renflouement inespéré (il a vendu son coq), peut enfin s'offrir une paire de chaussures neuves mais préfère les porter sous le bras afin d'écartier tout risque de les souiller. Toujours des petites choses, des enthousiasmes modérés, des plaisirs différés, une humilité ordinaire qui donne envie de serrer dans ses bras ces personnages si vulnérables à qui Ripstein permet, pour un temps, d'oublier les entraves nées des règles asphyxiantes qui régissent leur existence. Là réside sans doute la véritable nouveauté de **Pas de lettre pour le colonel** au sein de l'œuvre du cinéaste mexicain, dans cette sorte de retournement de l'excès habituel (théorique, festif, hédoniste, cruel, puritain, la liste est longue) qui ne survit ici que sous forme d'idées fixes. Car, du «tout, tout de suite» (**La Reine de la nuit**,

Carmin profond), on est passé sans coup férir au «un jour, peut-être».

Le colonel est celui qui refuse les petits arrangements avec le réel (social, économique) pour s'accrocher aux souvenirs, aux traces du passé qui, seules, peuvent donner l'illusion de le réintégrer dans le présent. Ce sont les journaux militants qu'il stocke - à gauche toute, et mort aux curés, sauf à celui du village qui se contentera d'un mépris de longue date -, le droit revendiqué à sa pension et, surtout, le coq, souvenir de son fils tué en marge d'un combat de ces glorieux volatiles. Il faut les conserver coûte que coûte car ils sont tout ce qu'il lui reste. En être dépossédé (comme lorsqu'il se résout à se séparer du coq) serait la fin de tout. D'où les obsessions et la répétition, la persévérance sans éclat du colonel, même s'il y a bien sûr un piège dans ce donquichottisme dépassionné, cette médiocrité revendiquée comme forme ultime de résistance, le film étant, pour le meilleur comme pour le pire, à l'image de son personnage principal. C'est la générosité, mais aussi la grande limite de ce mélodrame branlant.

Pas de lettre pour le colonel est à son meilleur lorsqu'il se concentre sur le vieux couple, et sur ce coq à travers lequel ils ne voient pas la même chose. Ou, plus exactement, ils ne la voient pas de la même façon. Pour la femme, il faudrait s'en débarrasser car ce trophée remuant lui rappelle la mort de son fils. Du point de vue de l'homme, mieux vaut le protéger et l'entraîner au combat, prolonger le travail du fils. Car, sans leur fils, le père et la mère n'en sont plus tout à fait, et c'est au père de devenir le fils du fils en prenant sa relève. Racheter le coq, c'est donc rappeler le fils à soi et, ce faisant, se racheter soi-même, quitte, ruiné, pour survivre jusqu'à la fin de ses jours, à devoir «bouffer de la merde» : ce sont les derniers mots prononcés dans le film, alors que la caméra s'abîme dans la contemplation du mur uniformément noir puis remonte jusqu'à la fenêtre d'où parvient la lumière - un peu insistant, mais on ne peut plus clair. C'est cet apprentissage déviant qui sauve le film, qui fait qu'Arturo Ripstein échappe in extremis au risque de se muer en un James

Ivory de la boue, alors que tout paraissait définitivement fixé, à commencer par le rôle de chaque personnage. Il faut apprendre à être un père et un mari malgré tout, faire les choix qui s'imposent et, une fois l'énergie retrouvée, peut-être la vie aura-t-elle gagné un sens, aussi apparemment absurde celui-ci soit-il, et l'on pourra oublier l'attente pour se sentir enfin à sa place. Mais, comme Ripstein sera toujours Ripstein, c'est bien sûr d'une place en enfer qu'il s'agit.

Erwan Higuinen

Cahiers du Cinéma n°535 - Mai 1999

Comme toujours, chez Ripstein, on est «en famille», au sein d'une cellule réduite, étouffante, creuset des névroses et de la souffrance. Mais, à la différence de **Principio y fin**, de **La Reine de la nuit** ou de **Carmin profond**, qui nous entraînaient sur le terrain des passions tumultueuses et tragiques, **Pas de lettre pour le colonel**, tiré d'une nouvelle de Garcia Marquez, ausculte avec une modestie attentionnée et généreuse les «*terribles et minuscules misères quotidiennes de l'homme ordinaire*».

L'homme ordinaire en question est un vieux colonel, autant dire, dans ce Mexique qui les a toujours fabriqués à la chaîne, un pas grand-chose et même encore moins que ça, un crève-la-faim puisqu'il attend «*depuis vingt-six ans et huit mois*» une hypothétique pension que lui vaudraient ses bons, loyaux et lointains services révolutionnaires. A ses côtés, Lola, son épouse castillane (Marisa Paredes, vieillie en beauté !), partage sa grande détresse matérielle, et suscite ses émerveillements - «*ton charme ibérique qui résiste au temps...*» - et ses agacements - «*cet entêtement ibérique qui reprend...*».

Pas de lettre pour le colonel pourrait n'être que le patient et méticuleux recensement des gestes, paroles et non-dit d'un amour de vieux qui a résisté au temps et à tout. Chacun veille sur l'autre, de sorte qu'aucun ne sombre. Mais sur cette histoire infime, et sans qu'on y prenne garde, le monde, par cercles concentriques, vient se greffer. Le couple, tout d'abord, est un trio : entre eux

s'interpose un coq de combat. enjeu matériel - sa vente les ferait manger quelque temps - et affectif - le colonel lui prodigue toutes ses attentions. Et ce coq lui-même est bien plus qu'un coq : il est la mémoire du fils, victime autrefois d'une rixe passionnelle en marge d'un combat du volatile. Et ce fils lui-même est ce passé qui les hante, et ce futur qu'ils n'auront pas.

Ainsi Ripstein a-t-il composé une ode étrangement funèbre, un film qui se tient au bord de la mort, aux portes du renoncement, qui veille mais ne sombre pas. Le colonel et sa femme sont des survivants, dans un monde qui n'a plus besoin d'eux, comme l'est en son pays Arturo Ripstein, dont chacun des films entretient le mythe d'une cinématographie mexicaine, morte il y a longtemps. L'extrême élégance de sa mise en scène s'accorde au rituel de ses personnages. Mélodrame délabré, ce film-là, bizarrement masochiste, comble nos attentes, mais nous laisse aussi d'amères frustrations.

Vincent Remy
Télérama n°2577 - 5 Juin 1999

Le réalisateur

Né à Mexico le 13 Décembre 1943, il est le fils d'Alfredo Ripstein Jr., célèbre producteur de films. Il étudie le droit à l'Université de Mexico (UNAM), l'histoire de l'art à l'université ibéro-américaine, et l'histoire au Collège de Mexico. De 1962 à 1965, il est l'assistant de Luis Buñuel sur **L'ange exterminateur** et **Simon du désert**. Il est également comédien, notamment dans **Loss of Roses** de William Inge. En 1965, il réalise son premier film, **Tiempo de morir**, d'après un scénario de Gabriel Garcia Marquez, qui lui vaut immédiatement l'intérêt de la critique. Après l'insuccès des **Souvenirs de l'avenir**, il s'oriente vers un cinéma plus expérimental, formant avec Felipe Cazals et Rafael Castanedo le groupe Cine independiente de Mexico.

Avec les sorties en France en 1994 des trois films **Le château de la pureté**, **Ce lieu sans limites** et **L'empire de la fortune**,

suivies ensuite de **La reine de la nuit** (en compétition à Cannes la même année) et de **Principio y fin**, le public français peut enfin découvrir le plus grand cinéaste mexicain contemporain.

Dossier Distributeur

Filmographie

Documentaires

- El naufrago de la calle de la Providencia** 1971
Le naufragé de la rue de la Providence
co-réalisé avec R. Castanedo
- Los otros niños** 1974
- Tiempo de correr**
- Lecumberri, El palacio negro** 1976
- El borracho**
- La causa**

Courts-métrages

- Exorcismo** 1970
Exorcisme

Longs métrages

- Tiempo de morir** 1965
- Ho** 1966
- Episode de Juego peligroso**
Jeux dangereux
co-réalisé avec Luis Alcoriza
- Los recuerdos del porvenir** 1968
Les souvenirs de l'avenir
- La hora de los niños** 1969
L'heure des enfants
- Salon independiente**
co-réalisé avec R. Castanedo et F. Cazals
- Crimen** 1970
Crime
- La belleza**
La beauté
- Autobiografia** 1971
- El castillo de la pureza** 1972
Le château de la pureté

- El Santo Oficio** 1973
L'inquisition
- Foxtrit** 1975
- El lugar sin limites** 1977
Ce lieu sans limites
- La viuda negra**
La veuve noire
- Cadena perpetua** 1978
Prison à vie
- La tia Alejandra**
La tante Alexandra
- La ilegal** 1979
L'illégal
- La seducción**
La séduction
- Rastro de muerte** 1981
Trace de mort
- El otro** 1984
L'autre
- El imperio de la fortuna** 1985
L'empire de la fortune
- Mentiras piadosas** 1988
Mensonges pieux
- La mujer del puerto** 1991
La femme du port
- Principio y fin** 1993
Début et fin
- La reina de la noche** 1994
La reine de la nuit
- Profundo carmesi** 1996
Carmin profond
- El coronel no tiene quien le escriba** 1999
Pas de lettre pour le colonel

Documents disponibles au France

Positif n°460 - Juin 1999
 Dossier de presse